



Silence

Ariel Weil

Il était rentré tard ce soir-là. Anxieux, il avait tendu l'oreille, scruté le couloir. Il espérait que l'enfant serait encore éveillée. Il détestait la trouver déjà endormie. C'était pour lui comme de rater sa soirée. Il regrettait alors de s'être pressé ; luttait pour ne pas repartir. La mine déconfite et le pas rageur, il rôdait dans l'appartement, ivre de déception. Il déplaçait bruyamment les objets, feignant de ranger pour souligner le désordre. Il empilait souvent mon courrier et tout ce qu'il estimait me revenir de faire disparaître, qu'il posait en évidence dans l'entrée. Ses reproches muets l'apaisaient. Il échouait dans la cuisine.

Si j'avais préparé à manger, il se servait parmi les restes et emportait son assiette avec lui, devant la télévision ou dans la chambre. Sinon, il soupirait et se préparait un expédient rapide à grand bruit. Il déposait parfois devant moi une assiette semblable à la sienne. Lorsque j'étais affamée, je marquais parfois mon assentiment et dévorais le plat offert. Mais le plus souvent, écoeurée, je ne touchais pas à la nourriture préparée trop vite, que je jetais à la poubelle avant d'aller me coucher. Parfois, je préparais une tisane. Je déposais près de lui une tasse fumante qu'il ne remarquait souvent qu'une fois qu'elle était froide.

J'aimais prendre un bain avant de me coucher. Autrefois, il m'aurait rejoint. J'aurais protesté, l'eau aurait débordé. Nous nous serions affrontés à coups de gants de toilette. Nous aurions ri, et peut-être fait l'amour à même le sol glacé de la salle de bain, ou contre le rebord acéré de l'évier. Il m'aurait dit des mots durs, au milieu de mots d'amour. Après m'avoir pincée, il m'aurait caressée, en me susurrant qu'il m'aimait. Nous nous serions couchés ensemble dans le lit immense. La main dans mes cheveux, il m'aurait peut-être lu une page de son roman, tandis que je me serais endormie, blottie contre lui.

À présent, il lisait le journal ou travaillait à l'ordinateur lorsque je repassais dans le salon, en peignoir élimé, avant d'aller me coucher. J'avais la faculté de m'endormir sans effort en un instant. Même la lumière de son chevet ne me dérangeait pas. Elle brillait tard dans la nuit. Il observait un rituel long et minutieux

avant de s'endormir, plusieurs heures après moi. Il prenait sa douche et se rasait, éteignait toutes les lampes et fermait toutes les portes de l'appartement. Ensuite, il lisait interminablement un livre épais et ennuyeux, jusqu'à ce que s'apaisent les soubresauts de son corps nerveux.

Seul le bruit de ses bras ankylosés par le poids des livres, qui chutaient lourdement sur le matelas, m'éveillait parfois brièvement. Je me rencognais dans le sommeil en grognant, m'engonçant dans la couette en lui tournant le dos. Hormis ce désagrément passager, rien n'aurait su troubler la quiétude de mon sommeil. Sa présence à mes côtés m'indifférait. Elle ne m'importunait pas. Au plus froid de l'hiver, il m'arriva même de me rapprocher un peu de la fournaise de son grand corps agité, pour réchauffer les extrémités toujours gelées du mien.

*

Je me suis souvent étonnée de ma placidité. Comment pouvais-je chaque soir sans émotion me coucher nue auprès de cet homme qui m'était devenu plus étranger que les collègues que je côtoyais à longueur de journée ? Comment pouvais-je frôler son corps, respirer sa respiration, partager son souffle et ses miasmes ? Je crois que j'avais pris l'habitude de sa présence mutique comme on prend goût à celle d'un chat. Moi qui détestais dormir seule, je préférais sa présence silencieuse aux bruits étranges et inquiétants que je ne remarquais que lorsqu'il n'était pas là.

L'idée de partager mon lit avec l'un de mes collègues m'aurait semblé incongrue, alors que je connaissais mieux leurs préoccupations et leurs émotions quotidiennes que celles de l'étranger allongé à mes côtés. Il m'arrivait pourtant de m'imaginer l'un de mes collègues masculins, le jeune et ténébreux stagiaire par exemple, dévêtu près de moi. L'image tendait mon corps comme une barre de métal. Comme mue par un réflexe, ma main cherchait mon sexe. Je la laissais parfois s'égarer dans mon entrejambe, retardant le plaisir qui me crisperait en silence et en secret.

L'homme qui dormait dans mon lit ne m'inspirait plus depuis longtemps une telle lubricité. Aucun élan ne nous attirait plus l'un vers l'autre. Aucun de nos fantasmes n'incluait notre partenaire imposé. Nous habitons le même lit, chacun de son côté, comme nous aurions occupé les deux appartements voisins d'un même

palier. Nos vies parallèles ne coïncidaient pas. Nous ne nous couchions pas ensemble. Nous ne couchions pas ensemble. Nous avons cessé tout commerce charnel.

Il m'arrivait pourtant de m'éveiller à demi, au plus noir de la nuit, la respiration hachée, en proie à un désir impérieux. Renversée à genoux, la croupe en l'air et la tête enfoncée dans l'oreiller, je me voyais, dans une sorte de rêve, violemment saillie. Je subissais sans révolte et avec une soumission confuse les assauts de l'inconnu. Ma conscience ensommeillée ne distinguait pas nettement l'identité de mon prédateur, mais mon corps frustré de désir allait au-devant du sien.

Devançant les ondulations imprimées par le bassin de l'homme, mes hanches réclamaient la possession. Surprise par le plaisir, je jouissais parfois brusquement, sans m'être véritablement éveillée. Le corps apaisé, je retournais dans un sommeil profond et sans rêve. Au réveil, je découvrais avec gêne les reliefs refroidis des ébats anonymes de la nuit. Les draps maculés dessinaient une carte du tendre lugubre. Le marc amer de nos sécrétions racornies révélait sans pitié le passé de nos nuits sans avenir.

Incrédule, je ne pouvais me convaincre tout à fait de n'avoir pas rêvé. Mon amant de la nuit ne pouvait être ce mari hostile et étranger. D'ailleurs, si le visage de l'homme qui me surprenait ainsi dans mon sommeil prenait parfois des traits plus précis, ce n'étaient jamais les siens. Ce fut au cours de l'une de ces nuits d'inconscience que je conçus, je crois, notre second enfant.

*

Le mois prochain, cela ferait un an que nous ne nous étions pas parlé. Je me demandais comment nous célébrerions cette sorte d'anniversaire. Comment convenait-il de marquer l'évènement ? Avait-il imaginé de me surprendre, comme jadis à la date de notre mariage ? Je pensais à une lettre. Le souvenir de nos échanges épistolaires acerbes, que relayaient souvent des mots griffonnés à la hâte sous l'empire de la colère, me dissuada d'explorer cette idée.

Il alla se coucher de bonne heure. Était-ce la fatigue d'une journée plus ardue, ou l'appréhension déclenchée par l'évènement ? Lorsque j'entrai dans la chambre pour me déshabiller, il dormait déjà, l'air hébété. Moi, pour une fois, je n'avais pas envie de dormir. Je sortis pleine de fièvre. J'errai un temps. Je passai quelques coups de fils fébriles. Mon amie de toujours cria de joie en décrochant le téléphone. Je

surpris les bribes des voix nombreuses que couvrait une musique sirupeuse et violente. Elle me supplia de venir rencontrer ses amis. Elle venait de terminer un tournage et fêtait l'événement avec ses monteurs. Les conversations me feraient du bien. Je n'avais pas dansé depuis des années.

Déchaînée par l'alcool et les rythmes effrénés, je frottai mon corps contre celui d'inconnus. Mon amie me toisait d'un regard plein de joie, fière d'avoir eu raison de ma résignation. Je me sentis déshabillée par les regards concupiscent de convives affables. Je les entendais me faire la conversation d'une voix rauque et suave. Je ne cessai de tourner entre leurs bras tandis qu'ils parlaient sans s'interrompre, de leur timbre chaud et exaltant. Je sentis des bras puissants me porter jusqu'au lit de mon amie. Je rentrai au petit matin, sans aucun souvenir, la tête un peu vague mais l'âme et le corps apaisés.

*

Je me glissai sans bruit dans le lit conjugal, sans prendre le temps de me doucher. Sans doute encore ivre des restes de l'alcool bu en si grande quantité, j'eus soudain envie de me servir de son corps comme il le faisait du mien. Je me pris moi-même à l'aide de son sexe. Un étrange clapotis se fit entendre lorsque je le pénétrai en moi.

Je m'endormis en souriant à la pensée de son réveil proche où, interloqué, il regretterait l'amazone de ses songes en constatant, perplexe, les traces de son émoi nocturne. À mon réveil, déjà habillé, il avait préparé un petit déjeuner sortant de notre ordinaire, que je trouvais posé sur un guéridon, près du lit. Il était sorti avec notre fille, me laissant la matinée pour dormir. La douche brûlante dénoua mes muscles tendus. J'avais l'impression d'avoir soulevé un poids.

Je lavai sur mon corps les traînées de la nuit qui zébraient ma peau. Étonnamment résistantes, elles semblaient d'une facture plus épaisse et plus sombre que celles qui barraient mon ventre les nuits où j'étais prise pendant mon sommeil. Il me fallut frotter longtemps pour ôter les taches brunes. La pierre ponce éreinta ma peau fragile. D'étranges images affleuraient à ma conscience convalescente.

Je me mis à grossir peu de temps après. Mes seins regonflèrent comme une vieille baudruche dans laquelle on souffle au lendemain d'une fête. Mon corps en chantier s'arrondit. Mon visage prit la teinte éclatante et juvénile qu'arborent toutes

les femmes enceintes. Fasciné par l'image que réfléchissait mon miroir, je me trouvais désirable. Il avait dû se rendre compte de ma transformation. Mes nuits étaient plus agitées. Nos draps défaits témoignaient de la violence de ses assauts.

En guise de cadeau d'anniversaire, je lui avais offert le test en forme de thermomètre de plastique, qui par un symbole étrange indiquait la grossesse d'un trait rouge barré à l'image de nos relations. J'avais planté le tube blanc en sens interdit dans l'assiette que j'avais laissée dans la cuisine à son intention. Il n'avait rien dit mais nous avait servi un verre de vin blanc dont je ne bus pas.

Nous ne parlions toujours pas. Aucun de nous deux ne se résolvait à prendre l'initiative de briser un silence désormais aussi confortable à maintenir que malaisé à rompre. Nous avions trop attendu une parole désormais impossible à prononcer. Je redoutais d'entendre sa voix dont je ne me souvenais que des éclats. Je m'imaginais moi-même balbutiant comme une sourde. La colère qui nous avait rendus muets, longtemps après que nous avons cessé d'être audibles, était retombée. Une distance infranchissable l'avait remplacée.

*

Nos souvenirs suffisaient à épuiser ce que nous avions à nous dire. Avant le silence, les insultes avaient empli la béance creusée par la vacuité de nos échanges insipides. L'abstinence verbale était la forme de notre séparation. Nous n'étions restés ensemble que parce que nous avons trouvé le moyen de nous quitter. Notre divorce acoustique ménageait les apparences. Il préservait le patrimoine. Il nous évitait de partager l'enfant. Si nous avons puisé le courage de nous reparler, nous aurions sans doute trouvé celui de nous quitter.

Nous avons cru à tort nous reconnaître en l'autre. Les apparences nous avaient trompés. L'âge avait occulté notre jugement. Nous n'avions pas osé refuser l'enfant qui nous avait liés pour toujours par l'erreur d'un moment d'égarement. Nous avons pris le hasard pour le destin, le sort pour la fatalité. Nous avons cru qu'un enfant, désiré par chacun pour soi-même, suffirait à sceller notre couple. Affranchis par l'échec, nous entretenions l'illusion au prix de notre silence.

Nous nous apprêtions sans bruit à prolonger notre couple défectueux en accueillant un second enfant. Nous voulions préserver notre fille de la solitude qui nous effrayait tant. Incapables d'assumer l'impasse de notre relation, nous

consolidions le couple que nous avions déserté. En agrandissant la cellule, n'élargissions nous pas les prisonniers ? En lui offrant un frère, ne tentions-nous pas de redoubler la joie que nous avait donnée notre fille, notre seul amour, et notre seule consolation ?

L'attirance éphémère qui nous avait unis était depuis longtemps dissipée. Nous ne chérissions plus dans les traits de l'autre que ceux dont la génétique avait paré notre fille. Notre lassitude était indicible. Nous préférions la taire. Notre ressemblance physique avait suggéré la fausse évidence de notre couple. Nos visages pâles et frêles, nos cheveux blonds et lisses et nos yeux bleus étrécis auraient dû révéler l'impossibilité de notre union, maudite comme un inceste.

Nous n'échangeâmes pas un mot dans le taxi qui nous conduisit à la maternité. Tout se passa comme je l'escomptais. Le travail fut bref et sans douleur. En attendant la fin de sa toilette, j'imaginai aisément les traits de mon bébé, que j'avais à peine distingués sous la fange. Je fus frappée de stupeur en regardant l'enfant qu'une sage-femme amena du bain. Je fus saisie d'une joie folle et sauvage. Le visage poupon m'était familier. Mat et brun, les yeux aussi noirs que les cheveux crépus, le bébé vigoureux ne ressemblait à aucun de nous deux.